

ter la paix au prix de chèvres ou de bétail. Néanmoins, ils pourraient nous approcher sans crainte en nous présentant des touffes d'herbe.

Un détail à mentionner : quand les guerriers descendirent de la montagne pour se battre, chaque petite bande était accompagnée d'un grand chien de chasse, aux formes grêles, mais courageux et prompt à l'attaque.

Les Ouazamboni ont pour armes des arcs, longs de 160 cm. des lances, longues aussi et aiguës. Leurs boucliers sont, pour la plupart, étroits et allongés, quelques-uns sur le modèle de l'Ouganda. Les flèches, qui mesurent 75 centimètres, sont cruellement barbelées; leurs lances ressemblent à celles des Karagoué, des Ouhha, des Ouroundi et Ihanguiro.

CHAPITRE XII

NOTRE PREMIÈRE VISITE A L'ALBERT-NYANZA

(Du 12 décembre 1887 au 7 janvier 1888.)

Autres ennuis occasionnés par les indigènes. — Nous incendions leurs villages. — Le bourg de Gavira. — Nous tenons les natifs en échec. — Paysages des bords du lac. — Nouvelle attaque par les indigènes. — Palabre avec les naturels. — Aucune nouvelle du Pacha. — Notre approvisionnement de cartouches. — Notre situation. — Entretien de Stairs avec les gens de l'île de Kassenya. — La seule alternative raisonnable. — Nous gravissons la montagne. — Lutte avec les indigènes. — Représailles. — Découverte d'un riche approvisionnement de grain. — La belle vallée de l'Oundoussouma. — Pont suspendu. — Voyage de retour à Ibouiri. — La construction du fort Bodo.

Le 12 décembre, au point du jour, nous quittâmes le camp sans être inquiétés le moins du monde, ni entendre une seule voix du dehors. Personne ne semblait bouger dans la vallée. Notre chemin, orienté au sud-est, plongeait dans les ravins et les vallées étroites, à travers lesquelles les ruisseaux, descendant de la chaîne et de ses nombreuses gorges, coulaient sous les grandes jungles, sous la broussaille et les roselières. Les villages nichaient au milieu des cultures; nous les passions sans nous détourner à droite ou à gauche; peut-être leurs habitants comprendraient-ils que nous étions gens inoffensifs quand on nous laissait tranquilles. Mais, à 9 heures, quand l'extrême fraîcheur se fut dissipée, les premiers cris de guerre partirent d'un groupe important de huttes qui couronnaient les contreforts de la chaîne de l'Oundoussouma. Nous marchions sans paraître rien remarquer, les natifs avançaient hardiment et voltigeaient sur notre flanc droit et en arrière de la caravane. Vers les 11 heures du matin, deux bandes s'acharnaient à nos trousses, l'une venant de l'est, l'autre

formée par les villageois dont nous avons respecté les cases; et, s'accroissant toujours, elles étaient, à midi, une véritable cohue de forcenés. « Avant qu'il fasse nuit, criaient-ils, nous vous aurons montré que nous sommes des hommes. Avant le soir, nous vous aurons tués tous! »

Cependant, rafraîchis par une halte, nous avons repris la marche et traversions une savane. Aucune habitation n'était en vue, mais la foule nous prodiguait toujours ses démonstrations hostiles, nous fatiguait de ses menaces et de ses cris rauques. Un de nos tireurs s'arrêta et blessa deux indigènes à la distance de 400 mètres. Cela les fit taire un moment. Quels étaient ces projectiles pouvant atteindre de si loin? Mais ils reçurent des renforts et leur audace s'accrut d'autant. L'arrière-garde fit feu, peut-être avec succès; toujours est-il que nos poursuivants ralentirent leur course.

Enfin, à 5 h. 50, nous arrivions en vue des villages de Bavira, dont le chef se nomme Gavira; situés dans une plaine ouverte, ils occupent les deux côtés d'un ravin profond et escarpé qu'un affluent considérable de l'Itouri oriental a érodé dans l'argile. L'avant-garde fit halte sur la berge orientale, tandis que les indigènes — ils arrivaient toujours trop tard — se précipitaient pour empêcher la traversée. Les porteurs mirent bas leurs charges; des éclaireurs repassèrent l'eau pour secourir à l'arrière-garde, et nous eûmes la représentation d'un petit combat à l'issue duquel les indigènes détalèrent lestement. Mais, pour les punir de nous avoir ainsi persécutés pendant quatre heures, je fis incendier toutes les huttes sur l'une et l'autre rive; puis, reformant les rangs, nous gravîmes à la hâte la pente assez raide d'un plateau élevé de 60 mètres au-dessus de la plaine, afin de nous porter à la rencontre des indigènes qui s'y étaient massés. Nous n'avions pas encore gagné la hauteur qu'ils décampaient, abandonnant le village. Il se faisait tard et mes gens se fortifièrent aussitôt contre toute attaque.

Jusqu'à ce qu'on incendiât leurs villages, nous le remarquâmes souvent, la fureur des natifs s'exaspérait, pour tomber dès que la flamme dévorait leurs cases : le feu était pour leurs nerfs un excellent sédatif.

Le village de Gavira, où nous passâmes la nuit, est élevé de 1421 mètres au-dessus de la mer. La journée avait été à souhait pour la marche, grâce à une rafraîchissante brise sud-est,

sans laquelle la forte chaleur nous eût incommodés. Au soleil couché, la température baissa rapidement; à minuit, le thermomètre marquait 15°,55. Nous avons fait 14 kilomètres; presque tout le monde se plaignait de la fatigue et de l'énervement.

Le 15, nous partons, toujours dans la direction de l'est, et dès la première aube je tiens à avoir du chemin derrière nous avant que les indigènes s'aventurent dans le froid vif du matin. Les perles de la rosée frangent l'herbe courte, qu'on dirait mouillée par la pluie. L'arrière-garde nous rattrape après avoir bouleversé les ouvrages de défense érigés la veille, car il est inutile que les indigènes découvrent nos procédés; nous cheminons en bon ordre, prêts à de nouvelles aventures; pendant trois heures nous avançons dans le silence et la tranquillité, nous délectant au beau paysage, étudiant le caractère de la grande plaine au nord de l'Itouri oriental, admirant la multitude des collines en cône qui limitent l'horizon au nord; à l'est et à l'ouest, elles s'agglomèrent en une ligne continue; au sud, le terrain se plisse en grandes vagues; chaque creux a son cours d'eau. A 8 kilomètres environ, la chaîne se prolonge de l'Oundoussouma oriental jusqu'au pays des Balegga dont les hauteurs nous étaient si bien connues; elle s'échancre de baies verdoyantes où de nombreux villages trouvent de l'eau et de l'herbe savoureuse pour leurs bestiaux, de l'humidité pour leurs champs de millet; puis elle s'arrondit au nord et se prolonge ensuite vers l'est. Dans quelques heures il nous faudra cheminer entre les chaînes nord et sud jusqu'au sommet du col qui les réunit. Nous visions un groupe de hameaux, sur la ligne d'horizon, tout au haut du passage.

Mais, déjà à 9 heures, les naturels commencèrent à remuer. En ce moment, l'immense paysage était visible dans tous ses détails; il n'y avait plus trace de brouillard. Notre long convoi, semblable à un serpent glissant dans la plaine, attira bientôt l'attention et fut salué par des cris de guerre poussés avec la force de solides poumons; bientôt des centaines d'yeux nous lancèrent des regards de haine féroce. Nous traversons hameau après hameau sans toucher à rien. Ainsi que la veille, cet acte de réserve, loin de nous valoir quelque bienveillance, nous fut imputé à lâcheté. Pourtant, leurs voisins auraient pu renseigner les natifs.

Nous sentions dans nos veines qu'ils nous traitaient de pol-

trons. Une cinquantaine d'entre eux, à 500 mètres du chemin, surveillaient tous nos gestes. Ils nous virent défilier à travers les cultures, précautionneux de ne rien endommager, regardant droit devant nous, occupés seulement à notre besogne, celle de marcher. Cette conduite ne les édifia pas sur notre vertu ; loin de là, ils nous suivaient en groupes, sommant bruyamment et impérieusement leurs frères d'accourir nous envelopper, appel que les autres ne paraissaient que trop disposés à entendre. Dès qu'ils se crurent assez nombreux pour prendre l'offensive, ils fondirent sur l'arrière-garde ; celle-ci répondit immédiatement par une décharge qui fit honneur à son coup d'œil.

Chaque demi-heure on rencontrait un vallon avec son cours d'eau et, sur les rives, d'épaisses cannaies. C'est là qu'il fallait avoir l'œil !

Massés sur la ligne d'horizon, tout au haut de la montée du col vers lequel convergeaient les collines à notre nord et à notre sud, les villages déjà mentionnés se faisaient de plus en plus distincts à mesure que nous avancions résolument vers l'est.

J'eus le pressentiment qu'avant l'heure écoulée nous aurions vu l'Albert-Nyanza. Mais, comme s'il se fût agi de défendre un trésor contre nos attaques, ou d'assaillir Emin Pacha, investi comme Gordon à Khartoum, les indigènes devenaient toujours plus nombreux et plus bruyants, toujours plus hardis et déterminés. Les cris de guerre retentissaient sur les hauteurs ; les collines étaient noires de masses humaines, et sur les ondulations de la plaine on les voyait, légions de fourmis, s'avancer en ligne à notre rencontre.

A 11 heures, nous approchions de la dernière crête qui nous séparait du col but de nos efforts, quand nous vîmes une petite armée déboucher par une route qui ne pouvait manquer de croiser la nôtre à l'autre côté du ruisseau. Le point où le combat aurait lieu — je le percevais nettement — serait la butte au-dessus de la source. L'avant-garde n'en était plus qu'à une centaine de mètres ; je donnai l'ordre de virer à droite vivement, d'empiler les fardeaux sur le monticule, et le mot passa : « Serrez les files ! »

Nous touchions au sommet quand les premiers rangs de la multitude ennemie, arrivant comme une inondation, envahissaient la base du monticule. De part et d'autre l'engagement fut immédiat. Mais le feu rapide de nos winchesters était

plus que les ennemis ne pouvaient endurer ; quel que fût le bruit de leurs hurlements, le fracas de nos carabines les assourdit et les mit en confusion, tandis que la violente pétarade des balles, tombant comme grêle, paralysa les plus braves. Notre avant-garde dévala sur eux ; ils détalèrent du haut des pentes avec la rapidité d'antilopes. Nos hommes donnèrent la chasse pendant 1 500 mètres, mais au rappel de la trompette ils revinrent sur leurs pas avec la précision de soldats à la revue : cette prompte obéissance me fit encore plus de plaisir que leur bravoure. En effet, le plus grand danger que l'on coure avec des hommes à demi disciplinés est leur passion à se jeter après les fuyards sans s'inquiéter pourquoi ils tournent le dos. Battre en retraite est un stratagème fréquent dans l'Ouganda. Pour le quart d'heure, 40 hommes en pourchassaient 500, tandis que 5 000 natifs au moins nous surveillaient, postés sur la colline de droite et sur celle de gauche.

Nous reformons les rangs et marchons en files serrées comme précédemment, mais à 12 h. 30, ayant écarté jappeurs et aboyeurs à distance respectueuse, je donne l'ordre de s'arrêter. Notre halte méridienne permit aux naturels de rassembler leurs forces, et, quoique la récente aventure eût calmé leur ardeur, ils restaient toujours menaçants par la masse imposante des guerriers réunis chez les Balegga, les Bavira et les Ouabiassi.

Après une heure de repos, nous prîmes par un sentier parfaitement battu. Le pas élastique et rapide de la colonne montrait assez combien nous le trouvions de notre goût.

En un quart d'heure nous gagnons le trécou, sommet du col ou, pour mieux dire, du plateau. A une distance de 40 kilomètres, nous apercevons une ligne bleue et uniforme, celle d'un haut-pays montant jusque dans les nuages, et paraissant prodigieusement élevé. Les hommes font entendre un murmure de mécontentement. — C'est l'Ounyororo ! Entre nous et ces hautes terres, vastes et bleues, se creuse, je le sais, un abîme immense et profond, où sommeille le lac Albert. Ni colline, ni crête, ni élévation ; on ne voit que cette énorme masse d'un azur sombre ; les pentes orientales des chaînes du nord et du sud plongent à pic dans la vallée profonde. Et nos gens, en apercevant l'Ounyororo lointain, de dire, tout confus : « *Machalah!* mais ce Nyanza s'éloigne à mesure que nous avançons ! »

J'essayai de les ragaillardir : « Enfants, ayez l'œil, vous allez voir le Nyanza d'un moment à l'autre ! » La nouvelle fut reçue avec un grognement d'incrédulité ; j'y étais habitué, du reste.

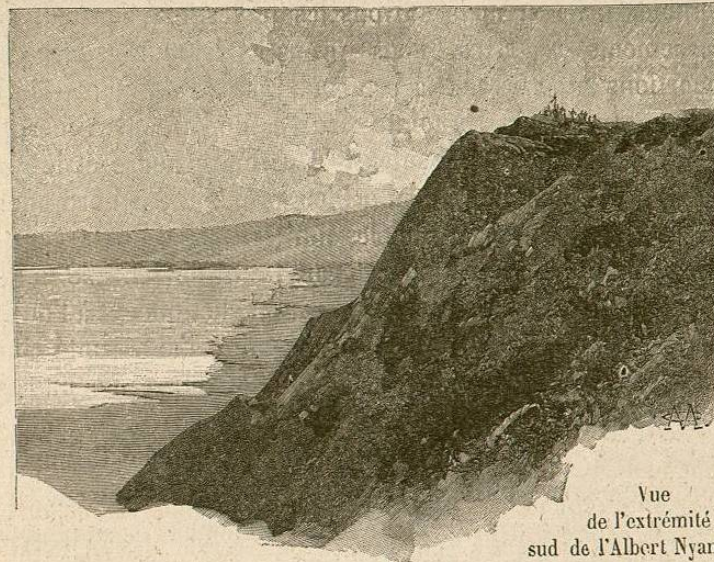
A chaque pas il devenait plus évident que nous approchions soit d'une vallée singulièrement profonde, soit du Nyanza lui-même, car le plateau de l'Ounyorro montait plus haut, toujours plus haut, tandis que les pentes à gauche et à droite descendaient plus bas, toujours plus bas. A la fin, tous les yeux s'arrêtèrent sur un nuage gris. Un nuage ? Certes, c'était le Nyanza lui-même, le Nyanza endormi dans la brume, car au nord-est il avait la couleur de l'océan. Les hommes regardèrent le lac deux pleines minutes avant d'être convaincus ; mais alors leur émotion s'exhala en cris de joie et d'enthousiasme.

Au bout de quelques instants, nous arrivons à la marge même de la descente, près d'un petit village haut perché et exposé à tous les vents : nous faisons une courte halte pour prendre des hauteurs, inspecter les anéroïdes et réfléchir sur les mesures à prendre.

Tandis que les gens dansaient, criaient leur joie à tue-tête ou se pressaient autour de moi, me congratulant d'avoir « touché le but juste », une pensée me faisait frissonner : où trouverais-je une embarcation assez grande pour nous transporter sur les eaux si souvent troublées du lac Albert ? Ma longue-vue scrutait anxieusement la lointaine rive et la longue plaine ; pas plus que de canot, je ne voyais d'arbre qu'il fût possible de creuser pour fabriquer une pirogue. « Grâce à Dieu ! » ce cri pieux sortait de toutes les bouches au moment même où je me disais : « Ces marches forcées, et ces combats incessants, et ces vies sacrifiées, si tout cela avait été en vain !... » Cependant il était encore possible qu'on trouvât à acheter quelque embarcation avec des baguettes de laiton et de l'étoffe rouge.... Tant de fatigues et de souffrances ne pouvaient être inutiles !

Le paysage différait fort de celui auquel je m'attendais. J'avais navigué autour du Tanganyka et du Victoria-Nyanza ; j'avais contemplé le Mvouta-Nzighé du haut d'un plateau quelque peu semblable à celui sur lequel nous étions ; près du Victoria et du Tanganyka il n'eût pas été difficile, en cherchant un peu, de trouver un arbre assez gros pour en faire

une pirogue. Mais ici, sur une trentaine de kilomètres, ce ne sont que pentes nues, hérissées de rochers, sillonnées et profondément ravinées par des cours d'eau, dont les berges ne montrent qu'une mince traîne de buissons misérables entre les érosions et ragas ; de longs et tranchants éperons dégringolent en précipices, recouverts d'argile ou de caillasses, et, par endroits, de hautes herbes. Entre la base des talus et le lac s'étend une plaine large de huit à dix kilomètres, longue



Vue
de l'extrémité
sud de l'Albert Nyanza.

de trente, très jolie à contempler de notre observatoire. On croirait voir un beau parc bien fourni, mais les branches s'étendent trop loin pour que les troncs présentent les dimensions désirées. Ce sont, sans doute, des acacias et d'autres arbres épineux ou simplement de la brousse ; ils ne nous valent rien. Nos anéroïdes marquent 1 525 mètres d'altitude. L'îlot indiqué sur la carte de l'Albert-Nyanza par le colonel Mason, comme proche de Kavalli, porte à près de 10 kilomètres E.-S.-E. magnétique de notre position. En regardant l'espace si largement ouvert à 760 mètres plus bas, je suis frappé de la remarquable exactitude de la carte susdite. Quelques îlots insignifiants manquent cependant, et deux ou trois petites baies dans la singulière plaine basse qui s'étend à l'extrémité sud du lac. La description que fait Sir Samuel Baker de l'exten-